

La théologie de l'Église et la communauté chrétienne dans un CEGEP

par Hubert DOUCET *

DEPUIS QUELQUES ANNÉES de nombreuses transformations se sont effectuées dans le style de présence que l'Église entend mettre en œuvre dans les milieux scolaires. À une époque qui prend conscience des exigences de l'éducation moderne et du climat général de la société pluraliste, les chrétiens changent d'attitude devant l'école. Actuellement, peu de gens voudraient retrouver l'école ancienne construite sur un schéma de chrétienté. En ce qui a trait à la présence de l'Église dans l'école, la mode actuelle, serions-nous tenté de dire, est à l'organisation des services de pastorale.

Le fait de l'établissement d'un service de pastorale à l'école ne va pas sans poser des problèmes, surtout si l'école est non confessionnelle comme c'est le cas pour les CEGEP. En effet, le service de pastorale est-il alors une émanation de l'école et des administrateurs ? Ou bien, est-il l'œuvre de l'Église, communauté missionnaire dans le monde ? Ces questions ne sont pas sans importance puisqu'elles déterminent le visage que prendra l'Église dans ces milieux, d'autant plus que de la réponse à ces questions dépend la libération du lourd héritage de la chrétienté dont nous vivons encore les conséquences tragiques¹. Pour le moment, nous

n'avons pas l'intention de poser le problème dans toute sa dimension. Nous voulons simplement partir d'une situation de fait: il y a des services de pastorale dans les CEGEP non confessionnels. La question que nous voulons poser à partir de cette situation, est la suivante: comment l'Église peut-elle demeurer pleinement elle-même tout en respectant les exigences administratives de l'école ?

Le service de pastorale naît du souci de réaliser d'une façon efficace et officielle la présence de l'Église dans le milieu scolaire pour qu'elle puisse exercer sa mission et se construire en répondant aux besoins et aux exigences des personnes du milieu, principalement des chrétiens. C'est pourquoi, en vue de répondre à la question posée plus haut au sujet des liens et de l'autonomie de l'Église face aux administrateurs scolaires, il est nécessaire de partir de la réalité de l'Église et de ses exigences. Ce point de départ est nécessaire si nous voulons permettre aux personnes du milieu scolaire de vivre l'Église. Partir d'un autre point de vue, administratif par exemple, serait enfermer la réalité et la vie dans des cadres sans savoir si tel aspect de la réalité se laisse mettre « en conserve ». Ce point de départ peut, du même coup, permettre de préciser les exigences qui sont posées à l'Église pour qu'elle ne présente pas d'elle-même de fausses images, peut-être sécurisantes, mais répondant très peu aux exigences de sa vocation.

* L'auteur est aumônier des étudiants au Collège de Salaberry-de-Valleyfield.

1. Voir à ce sujet, les pages intéressantes de F. DUMONT, *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, Montréal, HMH, 1964, pp. 14-35.

Ce point de départ assuré, nous voudrions manifester comment nous voyons l'Église spécialement dans le milieu des CEGEP. Pour le faire, nous voudrions d'abord brièvement rappeler que l'Église pour être elle-même doit se dégager des cadres profanes. Nous ferons une seconde affirmation que nous expliquerons plus longuement au sujet du fait que l'Église, en milieu de jeunesse, doit, pour être elle-même, se dégager de son appartenance au monde des adultes. À partir de ces deux affirmations, nous essaierons de tracer la figure concrète de cette communauté qu'est l'Église dans les CEGEP.

L'Église pour être elle-même doit se dégager des cadres profanes

Un fait sur lequel la théologie catholique est revenue depuis quelques années est l'importance de la séparation de l'Église et de l'État. Au Moyen Âge et dans les siècles qui suivirent, l'Église vécut sa relation avec l'État sous la forme de la chrétienté. Cette chrétienté prenait deux formes distinctes selon que l'un des deux pouvoirs dominait l'autre: ou bien le pape se faisait César, ou bien César se faisait pape. Toutes sortes de théories théologiques s'élaborèrent alors. Sous la pression des événements (Constitution des États-Unis, révolutions en Europe), grâce à l'expérience historique de la vie de l'Église et grâce au mûrissement théologique, une saine séparation des pouvoirs se manifesta bientôt conduisant à une collaboration souvent heureuse entre les deux pouvoirs. Cette séparation naquit du besoin de l'État de trouver sa raison d'être et permit à l'Église d'être davantage libératrice et témoin de la transcendance. En même temps que s'opérait la séparation, s'opérait la capacité d'une présence réelle du christianisme dans les structures humaines. C'est ainsi que, peu à peu, le problème des relations de l'Église et de l'État perdit de son acuité pour se concentrer sur celui de la présence de l'Église dans le monde.

L'Église n'est l'Église que lorsqu'Elle est libératrice des féodalités car Elle apparaît alors comme l'Esprit qui souffle où Il veut. Il est essentiel que dans l'éducation du jeune chrétien, l'Église, comme le disait Mounier, l'invite non pas à rétablir l'hérésie du peuple juif (l'installation terrestre), mais la réalité du peuple de Dieu qui se rend présent au monde profane à travers les activités humaines. L'incarnation du christianisme et sa présence à la cité ne se réalisent que par le travail humain du chrétien.

Ce point de vue doit guider l'éducation du chrétien. Même si l'école était chrétienne dans sa structure, il faut éduquer le chrétien dans la perspective d'un monde dont la structure, en droit, n'est pas confessionnelle. C'est situer le chrétien dans une vision ecclésiale que d'agir ainsi. Cette nécessité est d'autant plus vitale que la société contemporaine devient une « cité séculière » et que l'orientation des CEGEP ne semble pas être du côté de la confessionnalité, que ce soit la confessionnalité traditionnelle ou la confessionnalité renouvelée selon l'expression du père Angers.

La grande réalité que l'Église a apprise des derniers siècles, c'est que plus Elle a voulu, comme institution et corps social se faire semblable aux autres institutions humaines, plus Elle s'est désincarnée. Mais plus Elle s'est faite autre et moins Elle s'est liée à ces institutions, plus Elle s'est alors incarnée dans la cité. Voici, rappelé d'une façon succincte, comment l'Église, dans son renouveau, se présente elle-même.

L'Église, en milieu de jeunesse, doit se dégager de son appartenance au monde des adultes

Cette affirmation peut paraître, à première vue, choquante. Elle mérite qu'on s'y arrête. Nous expliquerons notre point de vue en deux temps. Dans un premier temps, nous montrerons que le problème central du conflit des générations exige « l'indigénisation » de l'Église. Dans un second temps, il s'agira de manifester les exigences concrètes qui découlent de la mission actuelle de l'Église dans le monde des jeunes.

Le conflit des générations est devenu dans notre monde une donnée fondamentale de la civilisation. Les conclusions des enquêtes récentes sur la jeunesse, celle de Rioux-Sévigny ainsi que celle de Wener-Montpetit, montrent bien qu'il n'est plus seulement question de la traditionnelle crise d'adolescence mais bien de la naissance d'une classe nouvelle entrant en lutte avec une autre classe, celle des adultes. Un texte affiché au pavillon de la Jeunesse de l'Expo 67 concrétise ces points de vue et montre que c'est bien ainsi que les jeunes se voient. On y lisait que, dans le parlement du monde, la moitié de l'humanité a de 15 à 30 ans et que les jeunes jouent ainsi le rôle d'un parti d'opposition. Dans un tel monde, la rencontre est impossible, puisque chacun des deux groupes semble vouloir se définir par opposition à l'autre.

Dans le conflit des générations, la religion apparaît être un des lieux privilégiés où s'exprime l'impossible rencontre. En effet, dans l'affrontement des deux mentalités, si la religion est de plus en plus refusée par les jeunes, c'est, entre autres causes, que la religion et la morale du monde adulte sont perçues comme un élément essentiel pour la protection de leur autorité, un instrument privilégié de défense contre le monde des jeunes. Ce n'est pas d'abord la religion que les jeunes rejettent mais le monde des adultes pour qui la religion est l'élément clé de l'explication du monde et du sens de la vie. Si la religion voit tous les refus des jeunes se coaguler en elle, c'est qu'à travers les adultes elle apparaît comme la réalité qui exprime le mieux le passé et non la force rénovatrice que recherche le monde des jeunes.

L'Église du Christ, comme Alliance de Dieu avec les hommes, doit aller dans ce monde des conflits. Certains peuvent croire qu'au nom d'un christianisme total qui, par avance, a répondu à toutes les questions de l'homme, la collaboration la meilleure est, à certain prix, possible entre les jeunes et les adultes pour construire l'Église. N'avons-nous pas, nous les chrétiens, la charité ? Une telle façon d'envisager le christianisme conduit inévitablement à déraciner d'eux-mêmes et de leurs entourages tant les jeunes que les adultes puisque cette perspective ne répond en rien aux problèmes réels et aux conditions concrètes de vie. Ce serait, une autre fois, édulcorer les exigences redoutables de l'incarnation, fondement du christianisme. Pour être fidèle à l'incarnation, l'Église doit s'enraciner dans le monde des conflits puisque la charité exige que les personnes se fassent dans les conditions concrètes qui sont les leurs. Pour réaliser sa tâche, l'Église doit retrouver sa dimension missionnaire et en vivre l'exigence. Pour nous, cette fidélité aux propos de Dieu sur les hommes exige, pour reprendre le mot du père Congar, « l'indigénisation » de l'Église. En effet, la mission consiste à *être avec* les hommes, non pas à côté ou en face. La mission a cependant un second aspect qui lui vient aussi du propos de Dieu sur les hommes. La mission consiste à apporter autre chose. La mission est avec le monde mais elle est autre chose que le monde.

Dans la condition présente du monde des jeunes, il nous semble que l'Église, pour devenir présence à cette réalité « jeunesse », doit se faire elle-même « jeunesse » si Elle veut apporter la Bonne Nouvelle du Salut. Elle doit trouver des formes nouvelles d'incarnation afin de répondre à sa mission d'évangélisation. Dans cette perspective, une première exigence

s'impose: il est nécessaire de dégager l'Église de son appartenance au monde des adultes et, pour cela, des structures profanes qui sont l'expression de ce monde. Par ce geste, il ne s'agit pas de vouloir opposer l'Église des jeunes à une Église d'adultes. Il s'agit de permettre aux jeunes de se trouver dans l'Église comme dans une valeur à eux afin qu'à travers une démarche de charité, ils soient conduits à découvrir que l'Église n'est pas un parti, mais le lieu de l'amour et de l'ouverture aux autres, fussent-ils adultes. Il serait tout à fait contraire à la loi de l'incarnation que l'Église jette un regard de bonté et de compréhension vers les jeunes; il faut, au contraire partir d'en bas, c'est-à-dire des jeunes construisant « leur » Église et en faisant la difficile expérience. Une telle démarche, à l'encontre de ce que l'on pourrait croire, conduit à personnaliser et non à singulariser et à s'opposer, conduit à l'amour et ne referme pas les jeunes sur eux. Une Église qui tente de s'indigéniser au milieu du monde des jeunes christianiserait les valeurs « jeunesse » pour les ouvrir à la charité, à l'accueil des autres. Détruirait-elle tous les affrontements ? Pas nécessairement. Le penser serait utopique et nierait le réalisme chrétien; cependant les affrontements seraient mieux situés et les valeurs mieux intégrées. Les églises locales de la chrétienté primitive ne s'épanouissaient-elles pas dans les milieux concrets et ne respectaient-elles pas les problématiques propres à chaque lieu ?

Une Église-Jeunesse doit prendre une figure qui correspond à la vocation et à la condition de toute Église du Christ. La figure de cette Église doit correspondre aux exigences de l'agir missionnaire ecclésial. C'est la seconde exigence qui découle de la mission de l'Église. Quelle doit être la figure de cette Église ? L'Église, dans son agir missionnaire, s'exprime à travers des communautés chrétiennes. L'effort des prêtres-ouvriers se situe dans cette ligne que l'Église ne conduit les hommes à la foi que s'il y a une véritable manifestation de l'Église communauté et institution. C'est toute l'Église qui est responsable de l'agir pastoral. Pour réaliser ce travail, il faut une communauté chrétienne véritable qui prenne conscience de son existence comme lieu de l'Église de la charité. Par rapport au milieu qui nous occupe, le monde des étudiants, il est essentiel qu'une communauté chrétienne prenne conscience de sa réalité, que les chrétiens du milieu prennent conscience qu'ils sont l'Église.

Saisir ainsi l'Église, c'est évidemment refuser de la mettre à côté d'une chose, c'est refuser d'en faire

un organisme qui travaille sur tel secteur particulier; c'est en même temps refuser de voir en elle un élément dominateur sur les activités d'autres secteurs. L'Église ne se place pas à côté, au-dessus ou au-dessous des choses. Elle est *dedans* mais elle est autre. C'est pourquoi elle se laisse difficilement placer dans un organigramme.

La figure de cette communauté qu'est l'Église dans les CEGEP

Il nous faut maintenant nous demander ce que signifie cette communauté chrétienne dont nous parlions plus haut. Doit-elle être visible ou invisible ? Pour des motifs d'ordre pastoral, certains mettent l'accent sur la visibilité, d'autres sur l'invisibilité. C'est à préciser ces points de vue que nous voudrions d'abord nous arrêter.

Pour certains, il serait pastoralement malsain de promouvoir la visibilité de la communauté chrétienne puisque aujourd'hui les gens, les jeunes en particulier, ne veulent pas s'engager à fond et à long terme. C'est là un phénomène de notre temps qui vient en partie de la civilisation d'abondance dans laquelle l'Occident, dans son ensemble, se trouve baigné. Dans le monde actuel, l'homme n'a plus besoin de se penser, de se justifier philosophiquement, à la manière des grands auteurs de l'époque de la guerre et de l'après-guerre: Camus, Sartre, Malraux, etc. À travers la publicité, le « nouveau roman », la chanson, le cinéma des dernières années, l'affrontement douloureux du non-sens est remplacé par l'éparpillement entre une multiplicité de sens. Il ne s'agit plus de descendre dans la profondeur d'une expérience, d'en vivre toutes les dimensions, d'en extraire toutes les richesses et la plénitude. Il s'agit au contraire de faire le plus d'expériences possibles, de les prendre toutes, ce qui évidemment empêche le mûrissement, l'approfondissement². Le jeune veut vivre et se sentir vivre. Ce point de vue qui est celui de P. Colin est confirmé par de nombreux auteurs contemporains qui annoncent, les uns avec joie, les autres pas, la mort de la philosophie. Dans une cité séculière où le primat est donné à l'efficacité pragmatique et aux besoins horizontaux, il est évident que l'homme n'est pas d'abord préoccupé des questions métaphysiques. C'est pourquoi, sans doute, la civilisation actuelle est centrée sur la sexualité. En effet, comme le disait Domenach,

dans la sexualité se retrouve une satisfaction qui n'apaise pas l'avidité mais « la relance vers de nouveaux objets ». L'homme contemporain trouve dans la sexualité « le modèle du désir insatiable qui, malgré les apparences du langage, ne « possède » jamais rien³. La publicité de notre société de consommation se greffe d'ailleurs sur cette réalité. L'analyse faite de *Playboy* dans *The secular city* d'Harvey Cox rejoint parfaitement ce que nous tentons d'exprimer ici⁴. Ce que nous trouvons dans la civilisation contemporaine, des exemples concrets, chez des jeunes, viennent le corroborer. Qu'il nous suffise d'en citer un seul. Il est remarquable de voir comment les étudiants, au début d'une matière nouvelle, au début d'un travail, sont emballés. Cependant, bientôt ils s'ennuient, ils n'ont plus rien à découvrir et alors passent à une autre chose. Ils effleurent les choses sans jamais y aller à fond. Ils préfèrent multiplier leurs connaissances, c'est-à-dire faire preuve de « culture » plutôt que d'approfondir. Ces faits peuvent surtout être constatés dans l'enseignement de la philosophie, des sciences humaines et des arts et lettres. Comment, devant une telle situation née de tout le contexte culturel, favoriser une communauté chrétienne visible qui exigerait de ses membres un engagement qui est celui d'une ouverture spirituelle totale et profonde ?

Le premier motif que nous venons d'invoquer en faveur de l'invisibilité de la communauté chrétienne n'est pas le seul. Il faut aussi penser que les jeunes ne veulent pas s'identifier à un univers religieux précis qui demande des options nettes. Ce fait se comprend bien. D'autre part, il y a tout le contexte de civilisation qui est le nôtre dans lequel un engagement religieux déterminé ou une option métaphysique précise apparaît comme allant à contre-courant. Dans un monde séculier, centrer sa vie, d'une façon manifeste, sur une expérience religieuse ne va pas de soi. Dans un sens, le christianisme, particulièrement dans le contexte du Québec, n'a pas le bon bout du bâton. D'autre part, il ne faut pas oublier que les personnes jeunes ne sont pas encore « assises » au sens où leur orientation religieuse profonde n'est pas encore décidée. Les jeunes sont versatiles: un jour, ils sont croyants et veulent se situer dans l'Église, le lendemain, tout est changé. Une telle situation concrète ne peut que rendre intenable une communauté chrétienne visible puisqu'elle n'aurait aucune stabilité et aucune valeur

3. J.-M. DOMENACH, « L'énigme ouverte », dans *Esprit*, 3 (mars 1967) 492.

4. H. COX, *The Secular City*, New York, Mac Millan, 1966, pp. 199-202.

2. P. COLIN, « L'homme d'aujourd'hui et le sens du sacré », dans *Catéchèse pour l'homme d'aujourd'hui*, Centre national de l'Enseignement religieux, Paris, 1964, pp. 53-57.

de témoignage. Elle serait toujours en train de se remonter.

Dans cette perspective, certains préfèrent une communauté dont les liens sont lâches, l'engagement pas trop déterminé afin d'atteindre plus de gens et pour que les personnes qui ne veulent pas trop être identifiées « chrétiennes » puissent quand même participer à des activités chrétiennes.

Si les uns penchent vers l'invisibilité de la communauté chrétienne, d'autres au contraire croient qu'il faut orienter l'action pastorale du côté de la formation d'une communauté visible. Nous voudrions maintenant analyser les raisons de ce dernier point de vue.

L'Église doit être une communauté visible pour répondre à sa vocation. L'Église n'est pas seulement une espèce de réalité brumeuse qui donne de l'idéal aux gens, qui leur donne des principes de vie ou qui permet de vivre la fraternité entre les humains. D'autres éléments de la communauté profane conduisent aux mêmes résultats et aux mêmes réalisations. Nous serions d'ailleurs en train de créer un nouveau mythe à l'époque de la démythologisation. L'Église doit être la rencontre sensible et concrète des chrétiens qui, dans la fraternité, se rencontrent pour mieux découvrir les exigences de leur vie dans le Christ (Éph., 1,13-14). Non seulement cette réalité de l'Église est-elle d'une belle perspective théorique, mais elle doit encore être concrètement vécue par les chrétiens si nous voulons que les jeunes découvrent le Christ et ses exigences. Établir le vrai visage du Dieu des chrétiens en construisant son Église n'aboutirait pas nécessairement à le rendre plus acceptable à la mentalité d'aujourd'hui. Une telle tâche conduirait au moins à situer le débat, qui n'est d'ailleurs pas purement intellectuel. On découvrirait en vérité que les exigences du Christ ne sont pas celles d'une morale mais celles d'une rencontre du Christ et des hommes de notre temps.

Ce que les hommes de notre temps désirent profondément, c'est une traduction visible des réalités spirituelles sinon il leur est impossible de rencontrer réellement ces dernières. Les hommes ne pensent que par images et ne pénètrent dans l'« invisible » qu'à travers des signes. Cette pédagogie éternelle du divin est aujourd'hui plus que jamais une nécessité. Les organes d'information, l'apparition et le développement des sciences humaines ainsi que de la technique, la mode des philosophies concrètes sont des signes des temps et favorisent la redécouverte de la « sacramentalité » de la pédagogie de Dieu.

La « sacramentalité » de la communauté ecclésiale apparaît nécessaire aujourd'hui si nous voulons que les hommes découvrent le Christ. Pourquoi ? Je ne crois pas que c'est par la prédication de la Parole que les hommes iront au Christ. En effet, la parole prêchée, par les prêtres en particulier, apparaît comme une parole vaine et vide. Elle ressemble à celle du politicien, elle est plutôt perçue comme verbiage que parole en acte. C'est l'agir des chrétiens qui va permettre que les hommes retrouvent le sérieux de la parole de Dieu et sa puissance d'ébranlement. Tant qu'on ne découvrira pas que l'Église est le lieu de la fraternité et de l'échange, de l'ouverture à tous et de la présence à chacun parce que le Christ est en elle, il n'y aura pas un véritable signe du Christ. On découvrira sans doute des personnes chrétiennes vivant ces valeurs mais on ne découvrira pas cependant que c'est cela l'Église. Tant qu'on ne verra pas se matérialiser ce « voyez comme ils s'aiment », on n'entendra pas la Parole du Seigneur se réaliser : « c'est à ce signe que vous serez reconnus pour mes disciples ». La communauté chrétienne visible est ainsi une nécessité de l'agir missionnaire, d'autant plus qu'elle correspond, en un sens, au besoin de communauté et d'amitié ressenti par les jeunes d'aujourd'hui. Le témoignage communautaire a sur les jeunes beaucoup d'impact puisqu'il est une réponse dynamique à une recherche de la sensibilité contemporaine. Il est très dommageable pour la prise de conscience religieuse contemporaine que des chrétiens soient témoins de Quelqu'un, mais qu'à travers eux, on ne sente pas toute une communauté qui vit et qui « passe ». On s'attache alors au témoin et on risque de laisser de côté le pourquoi du témoin.

On pourrait toujours objecter que tout cela est de la pure théorie et que ça ne règle pas le problème soulevé au moment où il était question de l'invisibilité. Il me semble que les objections soulevées dans la partie consacrée à la visibilité ne tiennent pas si nous comprenons le sens profond de la communauté. En effet, une communauté est le lieu de l'attention aux autres qui ne sont pas « autant intégrés », sinon nous serions en face d'une société ou d'un groupe. Nous ne serions pas en présence d'une communauté vraie. Si l'Église était une communauté, elle serait attentive à la réalité des personnes concrètes et à leurs besoins. C'est la communauté elle-même qui découvrirait le type de la personne contemporaine à qui le Christ veut s'adresser. Ainsi, dans cette Église-Jeunesse, il n'y aurait probablement pas beaucoup de mouvements apostoliques, la communauté elle-même serait mouvement apostolique puisque cette Église serait celle d'une jeunesse, elle serait donc construction, devenir et

respect des cheminements individuels. La communauté serait un noyau d'où partiraient toutes sortes d'activités s'adressant à différents groupes de personnes. Mais ce qu'on sentirait à travers ces activités, c'est une unité, c'est le travail et la recherche d'une communauté.

Il nous semble aussi que cette communauté visible est nécessaire pour que les professeurs, prêtres et laïcs, puissent davantage s'engager comme chrétiens dans leurs tâches profanes et prendre meilleure conscience des exigences du christianisme. Une équivoque est souvent signalée au sujet des relations entre aumôniers et professeurs. Elle réside dans le fait que les professeurs considèrent les aumôniers comme des collègues qui travaillent dans un autre secteur que celui de l'enseignement, comme c'est le cas pour le psychologue. Cette ambiguïté au sujet de l'Église montre qu'il est important de « manifester », par le fait de la communauté chrétienne, que l'Église et ses responsables ne travaillent pas dans tel secteur particulier ni ne veulent dominer les activités des autres secteurs. En levant cette ambiguïté, tous les chrétiens du milieu, — nous pensons en particulier aux professeurs, — se sentiraient davantage responsables de leur Église. La communauté chrétienne faite par les étudiants, intégrant les professeurs, permettrait la réalisation d'une recherche et d'une expérience de vie chrétienne dynamique. Pour l'ensemble du milieu étudiant, cette réalisation serait un enrichissement certain qui permettrait de la part de tous une meilleure prise de conscience de la réalité du christianisme. Pour mener à bien cette œuvre, les cadres administratifs ne doivent pas donner lieu à quelque équivoque que ce soit.

Conclusion

En conclusion de cet exposé de nature théologique qui a voulu faire voir sur quel chemin devait s'engager le travail pastoral dans les CEGEP et quel visage devait prendre l'Église pour répondre à sa vocation, il nous apparaît possible de clarifier, au niveau des modalités fonctionnelles, la façon dont les services de pastorale doivent, dans un CEGEP, nouer des liens avec les administrateurs scolaires. Il faut absolument que la réalité de l'Église soit respectée dans son mode d'être profond avant de songer à la placer dans quelque organigramme que ce soit. Ne pas agir ainsi serait éduquer fausement les gens. Si une communauté chrétienne peut prendre racine dans un CEGEP, il ne

faut pas qu'elle soit l'émanation des administrateurs scolaires ou même d'un aumônier considéré comme chef de service. Ce fait conduit à des équivoques et à des ambiguïtés néfastes pour le christianisme. D'autre part, il faut bien reconnaître que les administrateurs scolaires, en tant que responsables d'un CEGEP et gérants des sommes d'argent qui financent le service de pastorale, ne peuvent pas être indifférents à ce dernier service. C'est pourquoi certaines normes doivent être trouvées qui respectent et la nature propre d'une communauté chrétienne et les saines exigences des responsables d'un collège. Nous voudrions en terminant en proposer quelques-unes.

Compte tenu des circonstances concrètes dans lesquelles se fait l'action pastorale dans un CEGEP, l'aumônier occupe une place importante tant pour la communauté chrétienne qui voit en lui son pasteur que pour les administrateurs scolaires qui se le représentent souvent comme un chef de service. Il nous semble que l'aumônier ne peut en rien être considéré comme chef de secteur puisque sa tâche relève de la communauté chrétienne locale, en communion avec l'évêque. Il faut donc reconnaître, dans les faits, que les aumôniers sont hors du circuit administratif et professoral. Pour cela, les nominations d'aumôniers sont de la responsabilité de la communauté locale qui présente ses suggestions à l'évêque de l'Église diocésaine qui fait les nominations. Le Conseil d'administration du CEGEP est consulté et peut refuser les nominations en faisant valoir ses raisons à l'évêque.

Il faut aussi prévoir des réunions périodiques au cours desquelles les responsables sacerdotaux et laïcs de la communauté chrétienne mettent la direction du collège, par l'intermédiaire de la direction des services aux étudiants, au courant de leurs activités et de leurs projets. Ces réunions ont d'abord pour but de permettre une vue d'ensemble à la direction du collège. À la même occasion, la direction exprime aux responsables de la communauté chrétienne, ses points de vue sur l'éducation et les problèmes soulevés. Ces réunions ont lieu en vue de l'information et de la coordination. Ce travail en commun est aussi une recherche d'unification de perspectives et une collaboration franche et fructueuse.

L'utilisation de l'argent versé à la pastorale, par le ministère de l'Éducation, est déterminée uniquement par les responsables de la communauté chrétienne. La vérification des sommes dépensées est faite par le contrôleur des finances du CEGEP.

Il est évident, dans la perspective qui est la nôtre, que les aumôniers d'un CEGEP ne font pas partie des conseils et des comités formés par la direction. Cependant, en raison de leurs préoccupations et de leurs expériences, les aumôniers peuvent quelquefois apporter un apport précieux pour aider à mieux éclairer certains problèmes et à mieux y répondre. Dans cette perspective, il nous semble qu'ils peuvent collaborer en participant momentanément aux réunions des conseils et des comités qui existent.

Ces propositions, au sujet des modalités fonctionnelles sur « les services de pastorale » dans les CEGEP nous apparaissent importantes puisqu'elles sont des

jalons qui permettent à l'Église de se manifester comme autre chose qu'un moyen d'éducation entre les mains des éducateurs. Sans doute, les éducateurs et les administrateurs perdent-ils un certain contrôle sur un service qu'ils voudraient peut-être posséder. En retour, ils gagnent puisqu'ils permettent à l'Église d'être vraiment elle-même et, dans cette perspective du respect des objets propres, ils font en vérité l'éducation des jeunes. Ces perspectives essentielles, pour que le travail de l'Église puisse pleinement se réaliser, conduiront-elles, à plus ou moins longue échéance, à poser le problème du financement des services de pastorale par l'Église plutôt que par l'État ? Peut-être, mais, pour l'heure, il faut tenter de tirer le meilleur parti des conditions présentes •